

## Le voyage de Galimard

Madame de Fortenville, une riche cliente, entra avec fracas dans l'atelier de parfum situé place aux Herbes.

« C'est une honte, un scandale ! s'écria-t-elle. Vous osez appeler cette ignominie un parfum ? » Avec un geste dénué de la délicatesse propre à son rang et à son genre, elle plaça le flacon sous le nez de Jean de Galimard. Il inspira quelques secondes, retint sa respiration afin de mieux s'imprégner de l'odeur, puis dit d'une voix tout à fait sereine :

« Madame la comtesse, pardonnez-moi de vous contredire, mais je ne sens là aucun scandale. »

La comtesse, très offensée de cette réponse, exigea le remboursement du parfum et un dédommagement pour le déshonneur dont elle avait été victime la veille. Elle vociféra qu'elle avait convié à souper de bonnes amies, avait revêtu pour l'occasion sa plus belle toilette, et avait placé avec fierté quelques gouttes de sa nouvelle acquisition derrière ses oreilles et sur ses poignets. Quel ne fut pas son désarroi lorsque la soirée durant, ses amies se moquèrent de sa puanteur, allant jusqu'à lui demander si le palefrenier n'était pas devenu son amant !

Jean tenta en vain de calmer Madame de Fortenville, ce qui eut pour effet d'énerver un peu plus la comtesse, qui, de rage, jeta le flacon par terre et sortit en faisant claquer la porte de la boutique. C'est à ce moment que Paul, l'apprenti de Jean, arriva par une petite pièce de l'arrière-boutique, les bras chargés de lavande séchée. Il la posa promptement sur l'établi et porta un mouchoir à son nez.

« Maître, faites-vous une nouvelle expérience ? Sauf votre respect, cette senteur est immonde. D'où provient-elle ?

– Du flacon que j'avais vendu à Madame de Fortenville, je le crains. Pauvre Paul, ton maître est lamentable. La comtesse était presque mon unique cliente, et voilà que je viens de la perdre. Je rentre chez moi me morfondre et méditer sur mon manque de talent.

– Ne dites point de sottises, Monsieur. Vous avez sûrement eu la main lourde sur le musc, voilà tout. Prenez un peu de repos, je garde la boutique. »

Jean saisit sa veste et sortit le pas lourd. Paul attendit que son maître ne pût plus le voir pour nettoyer le parfum étalé au sol, en cessant de respirer afin d'éviter de nouveaux haut-le-cœur.

Sur le chemin qui le menait jusque chez lui, Jean réfléchit à sa situation. Voilà quelques semaines déjà qu'un mauvais rhume l'avait privé de son odorat. S'il ne s'en était pas inquiété outre mesure les premiers jours, il était désormais fort tourmenté à l'idée que sa capacité sensorielle ne revînt pas. Il n'avait évidemment averti personne de son anosmie, de peur que le bruit se répande qu'un des plus célèbres parfumeurs de Grasse avait perdu son nez. Tout de même, il était Jean de Galimard, seigneur de Séranon et membre de la corporation des gantiers-parfumeurs ! Il ne pouvait se permettre d'être ridiculisé. Déjà que les commandes n'étaient pas légion en ce moment et que la tannerie se portait bien mal, il ne s'agissait pas de perdre aussi sa réputation. Et pourtant, avec le scandale que la comtesse avait fait, il était fort probable que tout Grasse fût déjà informé que son nouveau parfum était un échec.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il poussa la porte de son hôtel particulier rue de l'Oratoire, monta à l'étage pour revêtir une tenue confortable et rencontra son épouse, qui, affalée négligemment sur un radassier du salon, lisait une œuvre sulfureuse. Prise sur le fait, elle se leva et bondit sur son mari :

« Eh bien, Monsieur, vous rentrez de bonne heure ? Avez-vous oublié quelque chose ?

– Cessez de jacasser bêtement. Je n'ai nul commentaire à faire ni l'envie de vous causer. Faites-moi préparer un bain de pieds avec du thym et du laurier, des compresses chaudes et un bouillon. Je vais dans mon atelier, et qu'on ne me dérange pas !

– Êtes-vous souffrant, mon ami ? s'inquiéta-t-elle.

– Qu’ai-je dit ? Pas un mot, ni de vous ni de personne ! » hurla-t-il.

Il s’en alla, quand, se sentant un brin coupable, il se retourna et lui raconta brièvement sa mésaventure avec Madame de Fortenville, le manque grandissant de clients et les conséquences désastreuses sur leur fortune déjà amoindrie. Madame, effrayée à la simple idée de devoir engager ses bijoux et vendre sa robe en soie pour éponger les dettes de son mari, encouragea celui-ci à aller s’excuser auprès de Madame la comtesse et proposa de chercher des solutions ensemble. Jean la rabroua une énième fois en maugréant qu’il faudrait bien qu’il n’y ait plus âme sur terre pour qu’il se tournât vers une femme afin d’obtenir conseil. Sur ce, il s’enferma dans son atelier, décidé à n’en sortir que lorsqu’il détiendrait une formule digne de ce nom.

Depuis quelque temps, Jean s’était mis en tête d’aller vendre ses produits à la cour de France. Après tout, Grasse était déjà réputée pour ses senteurs florales exceptionnelles. Et depuis que Catherine de Médicis, deux siècles plus tôt, avait vanté la fleur d’oranger pour parfumer ses gants, la Provence avait su tirer son épingle du jeu. Mais comment lui, Jean de Galimard, fondateur de la maison Galimard depuis quelques mois, pouvait bien sortir du lot et dépasser la concurrence ? En allant voir le roi, sans nul doute, pour obtenir ses grâces et sa protection. Toutefois, n’ayant plus d’odorat, il devrait redoubler d’ingéniosité pour créer une nouvelle formule. Et si Madame de Fortenville parvenait déjà à ternir sa réputation à cause d’une fragrance nauséabonde, offrir un mauvais parfum au roi signerait son arrêt de mort ! En revanche, s’il réussissait à se faire la coqueluche de la cour, alors adieu dettes et mauvaise réputation. Il lui fallait trouver une solution, et vite.

Mais les actes les plus insensés viennent à l’esprit des désespérés, et c’est ainsi que Jean crut bon de goûter ses mélanges pour les juger selon leur goût et non leur odeur. Quelques heures plus tard, la lampe à huile ne laissa plus qu’une faible lumière dans la pièce, si bien que Jean eut du mal à lire les étiquettes sur les différentes fioles. Il attrapa le flacon d’essence de baies de belladone en pensant saisir la badiane et en versa une dizaine de gouttes dans son mélange, réfléchit quelques secondes puis ajouta trois gouttes d’essence de rose.

« Voilà ! s’exclama-t-il. Cette fois, je la tiens. Santé ! »

Sans plus attendre, il porta la fiole à sa bouche et but cul sec.

« Sacrebleu ! Qu’ai-je fait là ? Il faut que je sois bien fatigué pour avaler ces arômes au lieu de les recracher ! »

Il se remémora rapidement les ingrédients utilisés et se dit avec détachement qu’il ne risquait pas grand-chose à part d’aller à la selle le lendemain un peu plus qu’à l’accoutumée. Or, tout le monde sait que la belladone et ses fruits sont hautement toxiques, si bien que la réaction ne se fit pas attendre. Il reboucha les flacons et remit de l’ordre sur son orgue à parfums. C’est là qu’il sentit des perles de sueur glisser sur son front et son cœur battre anormalement vite. Le souffle court, il pensa que l’heure d’aller se coucher était plus que venue. Il se leva avec difficulté ; tout tournait autour de lui, ses oreilles bourdonnaient. Il avança un pied hésitant, le sol lui paraissant étrangement mou, puis l’autre pied. Il perdit l’équilibre et s’évanouit, sa tête cognant durement contre le bois de l’orgue.

Le cœur battant dans ses tempes le réveilla. Il ne sut dire combien de temps s’était écoulé, mais il avait la bouche pâteuse, la nuque raide, un mal de dos épouvantable, certainement dû au fait qu’il avait dormi sur la dalle froide, et son crâne le faisait atrocement souffrir. L’endroit était particulièrement sombre, si bien qu’il eut du mal à distinguer l’heure sur sa montre à gousset : 7 h 28. Bon, il était trop tard pour se recoucher, mais surtout trop tard pour qu’il fit encore nuit un jour d’été. Il chercha à tâtons sa lampe à huile, ou à défaut un candélabre, mais il ne trouva rien. Tout en continuant à tâtonner, plusieurs fioles tombèrent. Il maudit sa maladresse et sa malchance. Une odeur âpre se fit sentir.

« Quelle immondice ! Ces essences ont tourné. Mais... je sens. Je sens à nouveau ! Au moins une bonne nouvelle. »

Jean chercha la sortie, mais ne trouva ni la porte ni la poignée. Les mains sur le mur, il fit le tour de la pièce, qui lui sembla singulièrement réduite, et ne rencontra pas davantage la fenêtre qui donnait normalement sur la cour intérieure. Sa respiration se fit plus pressante et rapide. Quel était ce délire ?

Jean tenta de se raisonner, se persuadant qu'il n'était pas dément et qu'il vivait tout simplement un mauvais rêve. Il s'allongea, ferma les yeux et songea qu'il devait se rendormir dans son rêve pour se réveiller une bonne fois pour toutes. Il attendait ainsi depuis quelques minutes ou quelques heures (son agitation mentale ne lui permettait pas de le savoir) quand tout s'éclaira d'un coup. Il faisait parfaitement jour. Décidément, cette journée était de plus en plus curieuse ! Une fois que ses yeux furent habitués à la nouvelle lumière, il regarda autour de lui et réalisa avec horreur qu'il était coincé, cloîtré, emprisonné dans une minuscule pièce sans aération possédant trois murs et une grande vitre. La pièce ne disposait d'aucun meuble ni bibelot, hormis son orgue à parfums.

« Quelle diablerie est-ce là ? » se demanda-t-il paniqué.

Il tapa contre la vitre et hurla à l'aide, mais il restait désespérément seul. Il se laissa misérablement glisser le long du mur et s'assit à même le sol.

Au bout de ce qui lui sembla être une éternité, une personne passa devant la vitrine sans lui prêter attention, tout en lavant le sol dans un accoutrement saugrenu : ses cheveux étaient défaits sans coiffe sur la tête (n'avait-elle aucune éducation ?), elle portait une blouse bleue sans corsage et des chaussures plates laissant apparaître ses orteils ; enfin, d'étranges bijoux blancs fort laids étaient placés dans le creux de ses oreilles, elle fredonnait parfois et se dandinait comme une diablesse. Jean fut choqué de cette vision. Palsambleu, où avait-il atterri ?

Quand la malheureuse aperçut Jean, elle cria d'effroi, laissa tomber sa serpillière, renversa le seau d'eau et partit en courant.

« Mais non, revenez ! Revenez, la gueuse ! Dites-moi où je suis ! Revenez et je vous donnerai pitance ! » héla Jean.

La femme de ménage revint d'un pas rapide avec une autre femme, habillée de manière encore plus révoltante : elle portait une chemise blanche aux angles très prononcés sur la gorge sous une courte veste noire aux manches longues sur laquelle était épinglé un petit rectangle blanc à l'écriture sans esthétique : « M<sup>me</sup> Ribeau, responsable visiteurs ». À l'évidence, aucun corset ne soutenait sa poitrine, et elle revêtait un pantalon noir allant jusqu'aux chevilles et portait des souliers au talon fin. Elle avait par ailleurs les cheveux tirés et attachés solidement à l'arrière de la tête, ce qui lui donnait un air sévère. Nom de Dieu de nom de Dieu, dans quel pays, dans quel monde une femme digne de ce nom osait-elle s'habiller de la sorte ?

« Voilà, Madame Ribeau. J'veus avais dit, hein, j'ai pas picolé. Vous le voyez comme moi », dit-elle à l'autre.

Cette Madame Ribeau, s'il fallait en croire l'étiquette, resta pantoise, les yeux exorbités, la bouche ouverte. Se ressaisissant, elle cria à travers la vitre :

« Comment êtes-vous entré ?

– Je ne sais pas. Je suis bien en peine. Je vous en prie, aidez-moi !

– C'est une répétition ?

– Plaît-il ?

– Je vous demande si c'est une répétition ? Vous êtes comédien ? »

Elle s'adressa à l'autre :

« À tous les coups, c'est ça. Le chargé événementiel a comme d'hab fait les trucs dans son coin, il avertit personne, et je me retrouve à devoir gérer les visites guidées avec des spectacles dans les pattes. Il m'emmer... quinquine, celui-là ! »

Puis revenant à Jean :

« Bon, désolée, j'ai pas été avertie de votre venue. Déjà, sortez de là et expliquez-moi comment vous êtes entré, et dites-moi le nom de la compagnie et l'heure du show.

– Je n'entends rien à vos élocutions. Diantre, non, je ne suis pas comédien ! Je vous demande de l'aide pour me tirer d'affaire.

– S'il vous plaît, Monsieur, l'usine ouvre dans dix minutes et les visites guidées démarrent dans une demi-heure. J'ai du travail, donc donnez-moi les infos et je vous laisse répéter.

– Quelle usine ? Où sommes-nous ?

– Enfin, arrêtez votre numéro, y a pas de visiteurs encore !

– Madame, je vous supplie de me croire. Je ne sais où je suis, je ne saisis rien à cette situation et suis au désespoir. De surcroît, mes fragrances ont odieusement tourné. C'est un désastre.

– Vous avez cassé des fioles ?! Bon, ça suffit, sortez de là ! »

Aussitôt, elle sortit un trousseau de clés, puis alla sur le côté de la pièce, de sorte que Jean ne put plus la voir. Alors le mur glissa comme par enchantement et s'ouvrit. Il sortit méfiant, et regarda derrière lui la personne refermer le passage. Il n'y avait plus qu'une plaque imitant ingénieusement le plâtre. Le trompe-l'œil était on ne peut plus réussi.

Madame Ribeau reprit ses remontrances, parlant d'une bonne assurance à lui fournir et affirmant que ces fioles avaient une valeur inestimable puisqu'il s'agissait là de l'orgue ayant appartenu à Galimard.

« Vous moquez-vous avec vos grands airs, Madame ? Évidemment qu'il s'agit de mon orgue ! » rétorqua Jean.

Elle cria que cela ne l'amusaient plus du tout. Elle lui ordonna de le suivre, mentionnant au passage que son déguisement n'était pas réaliste et que s'il refusait de sortir de son rôle le temps de régler l'organisation, elle annulerait la représentation et le contrat ! La dispute dura un certain temps, puis, sans qu'il comprît ni comment ni pourquoi, le mot « police » fut prononcé, et il se retrouva peu après menotté et emmené.

Il fut enfermé comme un vaurien dans une cellule. On le fit souffler dans une étrange poche, et, après avoir examiné longtemps la poche en question, deux policiers le changèrent de pièce pour l'« interroger ». L'interrogatoire dura plus d'une heure. Ils posaient les mêmes questions en boucle, et Jean donnait encore et encore les mêmes réponses. Les deux hommes finirent par quitter la pièce. Après un certain temps, une femme entra avec une tasse dans la main. Jean pensa qu'une servante avait été appelée pour lui offrir à boire après ces longs et stériles échanges verbaux, mais il n'en fut rien. Elle s'installa en face de lui, but deux gorgées de sa boisson, la posa sur le bureau et leva les yeux vers Jean. Avec un sourire qui se voulait bienveillant, elle se présenta comme le commissaire Bourron, assura qu'ils allaient reprendre depuis le début et qu'il pouvait parler sans crainte. Jean refusa de croire qu'une femme pût occuper une telle fonction et exigea de parler au sénéchal. Elle répondit qu'elle ne donnerait pas d'importance à sa remarque honteusement rétrograde et machiste, et elle lui conseilla vivement de coopérer en déclinant son identité, son adresse, sa situation et la raison de sa présence dans l'usine Galimard ce matin avant l'ouverture du site. En passant, il devait apparemment s'estimer heureux que les propriétaires n'eussent pas porté plainte pour violation de propriété privée !

En s'efforçant de garder une voix qui ne laisserait pas transparaître son irritation, il répondit : « Jean de Galimard. Rue des Religieuses. Parfumeur. Pour la centième fois, j'ignore comment, je me suis évanoui dans mon bureau et me suis réveillé dans cet endroit improbable. C'est une catastrophe. Personne ne me croit ni ne m'aide, et la seule bonne nouvelle est que j'ai retrouvé l'odorat. Mais sincèrement, tout sent très mauvais ici, c'est abject. »

La dame commissaire (vraiment, il ne pouvait s'y faire) se recula, le regarda avec méfiance, sortit un objet rectangulaire non identifiable de sa poche et le porta à son oreille. Elle prit un ton bien plus amical, et Jean se demanda à qui elle pouvait adresser ces mots, puisqu'ils étaient seuls dans la pièce et qu'elle ne le regardait plus :

« Oui, c'est moi. Dis, tu sais si le Covid peut provoquer des troubles cognitifs ? Genre perte de mémoire, confusion mentale ? Ah... ouais, bon... euh, nan, je te raconterai. OK, merci. Bisous. »

Elle remit le rectangle dans sa poche, fronça les sourcils et lui demanda de ne pas bouger. Elle quitta la pièce, et Jean se retrouva à nouveau seul et perdu. Cette histoire allait de mal en pis. Il voulut s'échapper, mais la porte avait été verrouillée. Pas de fenêtre, pas d'issue. La commissaire revint accompagnée d'une autre femme vêtue d'une longue chemise blanche et portant des gants d'une matière extraordinairement fine, tandis que sa bouche et son nez étaient couverts par un tissu bleu. En une seconde, on le bâillonna, ou du moins le croyait-il puisqu'il s'entendit dire « Lâchez-moi, je vous interdis de me museler ! ». Il comprit alors qu'on lui avait couvert la bouche et accroché aux oreilles le même tissu bleu que celui de la dernière personne entrée. C'était fort désagréable, l'odeur était acide et persistante, mais il n'y avait là rien de douloureux. Il se demanda bien à quoi rimait cette mascarade. On le pria de ne plus bouger du tout, et la femme enfonça dans son nez une tige blanche si loin que les larmes lui montèrent aux yeux et qu'une envie irrépressible de tousser se fit sentir. Il se recula vivement et conclut que la torture avait commencé. On allait le priver de son odorat à nouveau, ou bien l'empêcher de respirer, ou pire l'empoisonner par injection de venin dans les narines... Mais Bon Dieu, qu'avait-il fait ? Qui pouvait donc lui en vouloir à ce point et commanditer de pareils châtimements ?

La tortionnaire précisa à la commissaire qu'elle aurait les résultats dans vingt minutes puis sortit. La commissaire soupira, cacha elle-même sa bouche et son nez en accrochant cet affreux tissage à ses oreilles, et lui dit qu'en attendant les résultats, elle allait essayer de comprendre, mais qu'il devait dire la vérité en répondant à ses questions. Jean crut devenir fou. Il lui vint même l'idée qu'il était mort et que malgré sa vie pieuse, il était désormais entre les mains du Malin. La commissaire Bourron le coupa dans ses réflexions :

« Vous dites résider rue des Religieuses, c'est ça ? »

Jean acquiesça. Elle avança son visage vers une sculpture rectangulaire noire reposant sur un pied rond, prenant dans sa main droite une sorte de presse-papiers pas plus grand qu'une souris. Jean ne pouvait percevoir ce qu'elle observait avec tant d'attention, étant face à elle. Elle regarda à nouveau Jean et annonça avec une pointe d'agacement que cette rue n'existait pas dans Grasse.

« Ah non, Madame ! répondit Jean, vous ne me ferez pas passer pour fou. Je sais où je vis ! Lorsque vous descendez de la cathédrale, vous arrivez sur la rue des Religieuses. On ne peut se méprendre, il y a là un couvent de bénédictines ! »

Elle replongea alors ses yeux sur cette affreuse décoration (ou bien était-ce un objet de sorcellerie ?), pianota sur un petit plateau qui comportait des chiffres et des lettres, puis s'écria : « Mais c'est la rue Tracastel ! Attendez... Elle s'appelle plus la rue des Religieuses depuis le début du XX<sup>e</sup> ! »

Jean se demanda bien de quel vingtième il s'agissait, mais depuis son réveil ce matin, tout était si aberrant qu'il ne pouvait donner le moindre sens à ce qu'il voyait et entendait.

On entendit deux légers coups frappés à la porte. La femme de tantôt passa la tête pour dire « Négatif, c'est pas le Covid » et disparut aussitôt. La commissaire tapa sur son plateau à lettres pendant un certain temps, puis un bruit de frottement continu se fit soudain entendre. Jean sursauta : de la machine bruyante sortit une feuille à l'écriture très régulière qui fut placée devant lui. Il ne savait s'il devait acclamer cette technologie extraordinaire ou pleurer d'être entouré de sorcières aux pouvoirs gigantesques. Madame Bourron lui ordonna de lire et de signer la déclaration suivante :

« Je soussigné ....., né le .././....., résidant à ....., reconnais être entré par effraction ce jour dans l'usine Galimard située au 73 route de Cannes et m'engage à ne plus y accéder ni m'en approcher.

Malgré l'interrogatoire effectué ce même jour par les officiers de police nationale, je ne peux décliner ni mon identité ni ma situation, et affirme ne pas m'en souvenir.

Je confirme n'avoir consommé aucune substance psychoactive dans les dernières 48 heures.

Déclaration enregistrée par la commissaire Bourron à Grasse, le 06/08/2022. »

Elle lui tendit un bâtonnet en guise de plume, et, stupéfait de ne pas avoir recours à un encrier, Jean signa. Elle rangea le papier dans un tiroir et lui indiqua qu'il était libre. Jean ne se fit pas prier et se leva prestement. Tout en sortant, il entendit derrière lui :

« Tu le laisses partir ?

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Il est pas alcoolisé, il a pas le Covid, donc pas besoin d'être isolé, il a agressé personne... C'est un pauvre barjot qui croit être l'incarnation de Galimard. »

En sortant du bâtiment, Jean fut effaré : la chaleur était si étouffante qu'il ôta, au mépris de la bienséance, perruque, veste et jabot. Le sol n'était ni en terre ni en pierres pavées, mais dans un matériau gris et lisse. Il flottait dans l'air un mélange d'odeurs indescriptibles mais répugnantes, et d'innombrables engins sur roues ne cessaient de rouler à une vitesse diabolique en allant en tous sens. C'est alors qu'il réalisa l'horreur de la situation en se remémorant le papier qu'il avait signé. 06/08/2022... On était en 2022 ! Il y avait un écart de 275 ans entre son monde et celui dans lequel il se trouvait à présent !

Jean s'assit sur les marches du commissariat et prit sa tête dans ses mains, en proie à une montée d'angoisse.

« Ça va pas, Monsieur ? »

C'était une voix fluette et enjouée. Jean leva la tête et tomba nez à nez avec deux grands yeux bleus étonnés.

« Il est beau, ton déguisement. Alors, ça va pas ? Tu parles pas français ? T'es perdu ? Pourquoi t'es habillé comme ça ? »

Jean ne savait à quoi répondre en premier ni même s'il devait répondre. La bavarde ne lui laissa pas le temps de réfléchir et se présenta. Elle s'appelait Jasmine, elle avait 10 ans, et dans un mois elle rentrerait en 5<sup>e</sup> parce qu'elle avait sauté une classe. Elle lui dit aussi qu'il faisait peur à voir et qu'il était sûrement en déshydratation à cause de la canicule.

« C'est pour ça que maman, elle met la clim à la maison. Mais pas dans les chambres, parce que c'est pas sain pour dormir. »

Jean ne saurait dire exactement pourquoi il s'était laissé convaincre par une pipelette de 10 ans. Il était abattu, et son instinct de survie avait probablement décidé avant lui d'aller là où il y aurait de l'eau. Or, la petite (quel était son nom déjà ?) avait mentionné de lui offrir à boire. Sur le chemin, elle causa sans discontinuer, indifférente au fait que Jean l'écoutât ou non. Ils prirent une avenue qui paraissait ne jamais finir de monter. L'enfant était en train de raconter la vie d'une sainte, sainte Lorette, lui sembla-t-il. Elle indiqua qu'il fallait traverser. Jean se retrouva brutalement attrapé par le bas du gilet et tiré en arrière.

« Mais tu es inconscient, Monsieur ! Tu ne peux pas traverser sans regarder à gauche puis à droite. Tu as failli te faire écraser ! » dit-elle.

Jean ne réagit pas. Ils passèrent devant un lavoir à sec et continuèrent tout droit encore un moment. C'est alors que Jean s'arrêta net, les yeux écarquillés. Jasmine (son nom venait de lui revenir) lui demanda si c'était la vue du palais des congrès qui lui donnait cet air imbécile, mais Jean, ébahi, ne voyait qu'une devanture : dans une écriture jaune sur fond bleu trônait l'inscription « Parfumerie Galimard », et il y avait la même inscription en lettres dorées immenses sur la façade du bâtiment. Cela voulait dire qu'il avait réussi ! Il avait forcément

trouvé la solution, et sa gloire avait perduré 275 ans. Fier comme un coq, il bomba le torse et dit :

« Je suis une célébrité, en fait.

– Pourquoi ? T’es acteur ? C’est pour ça que tu as ce déguisement ? »

Elle poussa un petit cri et, avec une voix suraiguë, demanda s’il connaissait Djoni Dèpe et Jarède Léteau.

Il était fou de joie : ici, on le croirait forcément et on l’aiderait à trouver une solution pour rentrer chez lui. Il s’empressa d’entrer, mais la porte resta close. Jasmine indiqua qu’il était 19 h 10 et que la boutique venait de fermer. Jean s’assit juste sous les vitrines du magasin et, au bord de la crise de nerfs, sanglota pour de bon. À cette vision, même la prolixie Jasmine se tut un instant. Elle s’assit à côté de lui.

« Maman dit qu’il faut pleurer toutes les larmes qu’on a à l’intérieur pour évacuer la tristesse. Comme ça, il y a plein de place pour que la joie rentre. »

Elle laissa un petit silence avant d’ajouter :

« Mais pleurer, ça fait mal à la tête. »

Cette dernière phrase fit sourire Jean, qui en fut le premier surpris. Lui qui n’aimait personne, et encore moins les enfants, des êtres insignifiants et dépourvus d’intelligence à ses yeux, il trouvait cette Jasmine cocasse. Enfin, elle plongea son regard dans le sien et lui dit très sérieusement :

« Moi, je te crois. »

Jean en sursauta presque. Elle répéta qu’elle le croyait, qu’il était Jean de Galimard, qu’il s’était réveillé ce matin dans le futur sans comprendre pourquoi, qu’il voulait à tout prix rentrer chez lui, mais que personne ne le croyait. Mais comment pouvait-elle savoir tout cela ?

« Facile, dit-elle (et il réalisa à ce moment que Jasmine avait un léger cheveu sur la langue), tu arrêtes pas de parler tout seul comme si j’étais pas là ou comme si j’étais trop bête pour comprendre.

– Tu me crois vraiment ? demanda-t-il plein d’espoir.

– Oui : tu sens fort le parfum des vieilles dames, et un peu le crottin de cheval aussi. »

Réconforté d’avoir enfin du soutien (même s’il s’agissait d’une fillette de 10 ans), Jean raconta son histoire dans les moindres détails, de Madame de Fortenville jusqu’à la prétendue commissaire de police. Il en était certain, il devait accomplir deux choses : détenir une formule géniale pour faire prospérer son commerce et trouver le moyen de rentrer chez lui. Jasmine promit de l’aider.

Il voulut se lever, empli d’un nouvel entrain, mais il se sentit aussitôt faible, le corps extrêmement lourd. Il sentit ses yeux se fermer malgré lui, et la dernière pensée qu’il eut fut l’espoir que son calvaire était peut-être terminé.

Ses espérances furent anéanties quand, reprenant connaissance, il se trouva allongé sur le « bitume ».

Une dame habillée d’une robe de nuit rouge outrageusement courte lui tapotait les joues. Elle lui serrait puissamment le bras à l’aide d’un curieux garrot, et quand la pression s’en alla, elle lui dit d’une voix douce :

« Bonsoir. Je suis médecin. Vous avez fait un petit malaise vagal. Vous avez une tension à 9, c’est pas beaucoup, vous êtes en hypoglycémie. Vous allez rester allongé encore un peu. Jasmine est partie vous acheter du coca au bar d’à côté, dans l’immédiat ça va vous faire du bien. C’est votre nièce, elle m’a dit, c’est bien ça ? »

Jean s’assit, même s’il lui sembla qu’un immeuble lui était tombé dessus, et parvint à articuler :  
« Madame, je ne me laisserai pas abuser de la sorte. Si vous êtes médecin, moi je suis la reine Aliénor d’Aquitaine ! Déguerpissez, je n’ai aucun conseil à recevoir d’une grue bon marché. »

Pour toute réponse, la dame lui envoya un soufflet et l'affubla de plusieurs noms d'oiseaux en s'en allant prestement. Jasmine, qui était revenue quelques secondes plus tôt, lui tendit une bouteille en verre avec une jolie inscription « Coca-Cola ». Il but et recracha aussitôt : le breuvage était abusivement sucré. Jasmine lui enjoignit de boire pour faire remonter sa « glycémie » (que de termes farfelus !) et le réprimanda pour son comportement. Elle avait l'air sérieusement courroucée. Elle prit un ton professoral et lui dévoila ce qu'il devait savoir s'il voulait éviter de recevoir des gifles à répétition. Notamment qu'il avait été scientifiquement prouvé que les hommes n'étaient pas plus intelligents que les femmes, que les deux étaient parfaitement égaux, pouvant prétendre aux mêmes métiers et salaires, et que refuser un poste à une femme à cause de sa nature s'appelait de la discrimination et était une infraction au Code pénal.

Jean ne fut que très moyennement convaincu mais ne pipa mot. Au contraire, il changea de sujet et demanda à Mademoiselle-Je-Sais-Tout si elle pouvait lui expliquer les odeurs particulièrement fortes de la ville. Il apprit donc que les « voitures » avaient besoin d'« essence » que le pot d'échappement faisait ressortir sous forme de fumée grasse, que la pollution avait tout envahi, que « Robertet », la plus grande usine de Grasse, relâchait ses effluves, que la Terre était menacée, et tout un tas d'autres choses qu'il ne comprit pas davantage.

Cependant, Jasmine l'avait déjà aidé à se relever et emmené un peu plus loin. L'heure n'était plus à la leçon mais à l'amusement. En effet, elle lui dit que ce « ouïquènede » était la fête de la ville, et ce soir encore plus avec la « Jasminade » : un défilé d'artistes haut en couleur avec des lanciers de fleurs.

Jean regarda autour de lui : la foule était arrivée progressivement, et désormais tout le « boulevard du Jeu de Ballon » (il venait d'apercevoir le panneau) était noir de monde. Le spectacle commença et Jean fut émerveillé. Pendant deux heures, danseurs, musiciens, acrobates et chars fleuris se succédèrent. Mais une chose avait particulièrement retenu son attention et éveillé ses sens : il demanda plusieurs fois à Jasmine qui étaient ces hommes avec leur gros chariot rouge pourvu d'une lance magique à l'odeur formidable, dont il reconnut aussitôt l'arôme. Jasmine riait aux éclats et lui répétait que c'étaient les « pompiers » qui arrosaient la foule avec de l'eau parfumée. Et pas n'importe quel parfum... il le reconnaîtrait entre mille : du jasmin !

Le spectacle terminé, la foule se dispersa peu à peu. Certains spectateurs avaient amassé d'énormes bouquets de fleurs. Jasmine se tendit soudainement : il était 22 h. Elle n'avait pas le droit d'être toute seule dehors à cette heure. Il fallait rentrer vite ou maman la gronderait. Ils coururent dans les ruelles de Grasse encore chargées de l'énergie festive et entrèrent dans un immeuble de la rue Gazan. L'appartement était sombre, les parents de Jasmine n'étaient pas encore rentrés. Elle alla chercher des vêtements dans l'armoire de son père pour que Jean pût se changer, lui montra la salle de bains en insistant bien sur l'utilité du « gel douche », et lui installa un matelas dans le grenier. Jean quémanda une bougie. Amusée, Jasmine lui fit découvrir l'« interrupteur » et la lumière instantanée. Après lui avoir souhaité bonne nuit, elle ferma la porte et disparut. Épuisé de toutes ces aventures, Jean s'endormit.

Au petit matin, Jasmine lui apporta des « Chocapic ». Tout en mangeant goulûment, il repensa à la Jasminade et aux pompiers. Il était stupéfait. Personne n'avait encore, d'après ses connaissances, réussi à capturer l'odeur du jasmin : ses pétales si fragiles, tout comme la tubéreuse, ne pouvaient guère supporter les hautes températures de l'enfleurage, la fleur se décomposant avant d'avoir libéré sa fragrance. Jean bouillonnait : il en était certain, il devait découvrir ce secret.

« Je sais ! s'exclama Jasmine. On va visiter le MIP. Je suis sûre que tu y trouveras une réponse ! »

Le petit déjeuner fini, ils se mirent en route pour visiter le Musée international de la parfumerie. Jean reconnut parfaitement les lieux : c'était l'hôtel particulier d'un ami.

La guide raconta d'abord aux visiteurs l'histoire du parfum depuis les Égyptiens, puis ils se rendirent à l'étage baroque, où elle relata des horreurs sur une « Révolution française » qui glacèrent le sang de Jean. Ils descendirent dans un vaste espace où la guide narra ce qui fit la renommée de Grasse : les senteurs florales extraordinaires. Le groupe continua la visite, mais Jean fut captivé par de grands établis en bois. Au mur, il y avait d'immenses panneaux avec des images incroyablement réalistes qui donnaient des détails sur... l'enfleurage à froid ! Avec précipitation et enthousiasme, Jean lut l'intégralité des panneaux pour bien retenir la technique. Il tenait la solution ! Le froid n'abîmerait pas les pétales de la fleur de jasmin, et il aurait au bout du processus une huile parfumée. C'était miraculeux ! Inespéré ! Il serait le tout premier parfumeur à vendre des pommades à la senteur de jasmin au bien-aimé Louis XV !

Jean ressentit une allégresse toute nouvelle. Il alla retrouver la guide pour lui poser mille questions. Il voulut tout savoir, tout apprendre. Elle lui parla de Grasse, des visiteurs du monde entier, des usines Galimard, Molinard et Fragonard... et tant d'autres choses.

Jean et Jasmine passèrent la journée à courir les musées et à arpenter la ville. Il reconnaissait certains endroits et pointait les différences qu'il y avait avec son époque. Jasmine, elle, lui fit goûter plein d'aliments et lui expliqua même comment utiliser un « téléphone », ce fameux rectangle dont s'était servie la commissaire.

La journée passa si vite que la nuit tombait déjà. Ils rentrèrent chez Jasmine sans faire de bruit. Elle prit bien soin de le cacher à nouveau dans le grenier, alla dîner avec ses parents et lui remonta discrètement une assiette de « pizza ». Jean la remercia chaleureusement et lui demanda pardon de l'avoir si mal jugée : malgré son jeune âge, elle était l'esprit le plus brillant qu'il eût jamais rencontré. Elle lui adressa un sourire ému et mystérieux et sortit de la pièce en murmurant si faiblement qu'il ne put l'entendre « Au revoir arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père ». Jean s'endormit sur la pensée que toute personne valait la peine d'être connue, et que malgré les us vraiment étranges de cette époque moderne, l'humanité ne semblait pas si perdue. Il se fit la réflexion suivante : l'ambition et la réussite sont importantes dans l'existence, certes, mais avoir des personnes à chérir et avec lesquelles partager des moments heureux est essentiel. Il avait hâte de voir ce que le lendemain lui réservait comme nouvelles surprises...

Lorsque ses paupières s'ouvrirent, la première chose qui lui apparut fut les pendrillons de son lit à baldaquin. « Je suis finalement rentré ! Je suis revenu ! » se répéta-t-il avec ébahissement. Il ressentit immédiatement une bouffée de gratitude envers Jasmine et pria pour que sa (future) vie soit longue et heureuse. Afin d'être tout à fait certain que son esprit ne lui jouât pas de mauvais tours, il héla son domestique avec empressement :

« Eustache ! »

Le prénommé Eustache entra et salua Monsieur.

« Eustache, mon brave, quel jour sommes-nous ? » demanda Jean.

Surpris par cette question, le serviteur répondit avec un fort accent provençal que cette matinée marquait le début du 6 août 1747, qu'il était précisément 7 h 28 à la montre à gousset de Monsieur, et que le coq avait déjà chanté trois fois dans la cour. Enchanté par cette réponse, Jean envoya Eustache à la cuisine lui faire préparer des œufs et une tranche de lard, sauta hors de son lit, traversa nu-pieds l'antichambre, le salon, le corridor et les appartements de Madame, arriva jusqu'à la chambre de cette dernière et la secoua en s'écriant :

« Ma mie, je suis bien aise de vous revoir après cette épopée ! »

Madame de Galimard sembla confuse et irritée d'être réveillée de la sorte.

« Jean, n'avez-vous pas l'esprit clair ? Vous étiez hier soir désespéré par votre manque de travail, et vous voilà au petit matin gai comme un pinson, hurlant comme un vendeur sur le marché ! De grâce, retournez vous coucher ou allez voir un médecin !

– Que nenni, je suis en pleine forme ! Du reste, très chère Madame, je vous demande de me pardonner mes sautes d'humeur et les mauvais égards que j'eus à votre rencontre. Je suis désormais votre humble serviteur et mari aimant, dit-il dans un sourire tout en baisant la main de sa femme.

– Voilà qui est nouveau et tout à fait charmant, répondit-elle ahurie.

– Ah, j'ai l'esprit en ébullition ! Nous allons être riches, ma mie ! »

Madame, qui abandonna l'idée que son fou de mari la laissât se rendormir, lui demanda alors dans un soupir :

« Et comment comptez-vous donc vous y prendre ?

– C'est simplissime. Je rénove l'art du parfum, dit-il en bombant le torse. La royauté s'arrachera mes produits à prix d'or. Grasse va s'étendre plus loin que vous ne pouvez l'imaginer et deviendra la capitale mondiale du parfum ! Et quand je dis "mondiale", c'est "mondiale", il y aura même des Israéliens qui visiteront ma parfumerie pendant l'été. Connaissez-vous Israël ? Bien sûr que non, ce pays n'existe même pas encore ! Mon nom trônera en immenses lettres à plusieurs emplacements de la cité, bien au-delà des remparts, et une boutique sera installée juste en face de la promenade du Cours, qui s'appellera d'ailleurs le Cours Honoré Cresp, même si je vous avoue ne pas bien savoir de qui il s'agit ni pourquoi on lui a accordé l'honneur de cette place. Là où nous ramassons aujourd'hui le mimosa ? Il y aura *mon* usine ! Et une boutique à Èze, y croyez-vous ? Bigre, en voilà une belle destinée, jusqu'à Èze... »

Madame regarda son mari quitter la chambre tout en continuant de palabrer tel un saltimbanque dans une farce grotesque, et se demanda quelle mouche l'avait piqué pendant son sommeil. D'autant plus qu'Eustache avait averti Madame au beau milieu de la nuit qu'il avait retrouvé Monsieur inconscient dans son atelier et l'avait péniblement tiré jusqu'à son lit, demandant s'il fallait faire quérir un médecin. Et quelques heures après, voilà Jean, d'ordinaire bougon et misogyne, qui respirait la joie et la galanterie... Elle se dit avec un petit sourire que son mari était décidément un être plein de surprises, et se leva pour aller prendre le petit déjeuner ensemble, ce qui n'était pas arrivé depuis fort longtemps.